

LUDOVIC BERNHARDT

AUTOROUTES

A40

Les assiettes débordaient. Michel commençait à manger les pommes sautées sans regarder les autres, qui tardaient à les entamer. Les trois plateaux en PVC beige imitation bois occupaient les trois quarts de la table qui faisait face au comptoir inox du self-service. Un grand nombre de plats remplissaient les bacs en aluminium, et les serveurs puisaient à l'intérieur à l'aide d'une énorme cuillère, tout en échangeant des petits rires coincés. Les clients défilaient depuis 19 h 30, en rangée peu organisée ; les enfants s'agitaient, gesticulaient et criaient, tout en bousculant la queue ; Les adultes fronçaient leurs sourcils en choisissant leur repas et ne ménageaient aucun sourire. Le flux des clients et le bruit étaient continus.

Fabrice ne disait rien depuis un moment, absorbé par la résonance assourdissante du restoroute.

-Ca à l'air excellent, dit Patrick.

-Ouais, c'est pas mal ; j'ai vraiment faim, depuis un bon moment, enchaîna Michel. Les pommes sautées sont craquantes, un peu trop à mon goût. T'en penses quoi Fabrice ?

Fabrice ne répondait pas. Il admirait le panneau de verre lumineux qui se trouvait derrière Patrick. Ce dernier s'exclama :

-Eh ! Réveille toi ! Qu'est ce que tu regardes ! Il se retourna et vit le panneau de verre ; un paysage champêtre était représenté, dans des tons violacés ; un lac, une muse accompagnée d'un petit lapin blanc, et un dieu païen nu, placé en haut d'une colline ; le ciel était clair, bleu-vert, parsemé de beaux nuages blancs lumineux. Au fond, à droite de l'image, sur une pente douce, se détachait un village avec une église au clocher brisé. Des arbres touffus habillaient les battisses en ruine comme un lichen d'apparat. Si on s'approchait de la partie gauche, une remarquable forêt de montagne, aux arbres dispersés, pressait en son sein une scène animalière : six chiens

de chasse, blancs, tachés de noir et de beige, attaquaient un cerf. Un cri d'angoisse semblait s'échapper de sa gueule, portée par un cou tendu vers le ciel. L'ultime saut de la bête, cherchant les nuages, annonçait sa fin. Les multiples morsures brisaient son élan.

Fabrice tourna son regard vers le médaillon qu'il portait autour du cou, le toucha et massa les creux du signe gravé dans l'or : deux traits parallèles posés en diagonale.

Fabrice murmura à ses compagnons :

-Cette scène de chasse me fait penser aux paysages de mon enfance, là-bas, vers Charleville. Même lumière, même végétation, même atmosphère irréaliste. Une belle image. Plein de vérité...

- C'est vrai, répondit Michel.

Derrière le comptoir, face aux trois hommes attablés, Joseph, un homme à la peau blanchâtre, servait les clients tout en regardant régulièrement sa montre ; sa collègue, une fille aux rondeurs plutôt sexy, lui disait d'arrêter de surveiller l'heure, et montrait son plus beau sourire aux vacanciers. A leurs côtés, d'autres serveurs s'activaient pour proposer les fromages et les desserts.

-Bonjour, vous désirez ? demanda Joseph au client qui s'avavançait latéralement vers lui.

-Un... - le client hésita – un gratin, avec un steak ; saignant. La viande à l'air bonne...

-Excellente monsieur. Mais je vous conseille le poulet de Bresse à la crème.

-Ah oui ? Bon, je prends ça, d'accord, d'accord...

-Pour moi, ça sera pareil, enchaîna sa compagne qui maintenait sa tête avec un air sévère.

Joseph les servit, regarda le panneau champêtre qui lui faisait face, fixa le cerf qui paraissait plus grand qu'en temps normal, puis s'occupa du client suivant.

La pendule affichait 23h47 et les enfants commençaient à perdre de leur dynamisme naturel.

A l'extérieur du restoroute, les voitures garées encerclaient l'édifice en briques peintes. La nuit était tombée : les néons jaunes surlignaient horizontalement le bas de la toiture plane. Les murs recevaient la lumière qui prenait alors des teintes cuivrées.

A 00h20, pendant sa pose, alors que les clients commençaient à vider les lieux, Joseph sortit s'allumer une cigarette en regardant les voitures circuler sur l'A40, à une cinquantaine de mètres de là. Pendant que les peupliers frétilaient sous l'emprise du vent, il fit le tour du bâtiment en traînant ses pieds alourdis par la soirée ; il s'éloigna du trottoir et traversa deux voies de circulation lentes, quelques places de parking vides, s'enfonça dans des mauvaises herbes qui indiquaient la limite de l'aire d'autoroute Jasseron, et jeta sa cigarette consumée à sa droite. Il sortit de sa poche intérieure une canette de bière et, au même moment, il entendit crier derrière lui :

-Jo ! Qu'est-ce-tu fous ?

Il ne répondit pas, et continua sa promenade négligemment.

Quelques minutes plus tard, de retour au restoroute, il longea les accès poubelles situés à l'arrière du bâtiment, et contourna un local de rangement pour les jardiniers. Il croisa alors un client qui s'éloignait vers un parterre de fleurs.

Laissant le serveur sur sa gauche, Fabrice, qui était sorti du restoroute afin de s'aérer avant de repartir vers Genève avec ses deux compagnons, dépassa le parterre de fleurs, et atteignit une voie piétonne. Il regardait d'un air las les gravillons que ses pieds frottaient négligemment. Afin d'occuper son esprit il aplattissait régulièrement des touffes d'herbes qui dépassaient le long du chemin. Tous les deux mètres, un tronçon de poteau en bois était planté dans la pelouse. Fabrice les comptait, tout en continuant à écraser les touffes d'herbes. La plupart du temps, il arrivait à toucher de ses pieds deux touffes entre chaque

tronçon ; Quant il en écrasait trois, il essayait de poursuivre ce rythme, mais en vain, ne réussissant plus à compter les tronçons de bois. Il préférait donc rester à deux touffes écrasées par tronçon. Au vingt-troisième tronçon, - son décompte était précis - il aperçut un mouchoir en papier, sur l'herbe ; et un peu plus sur la droite, un pied dans une chaussure ; il ralentit le pas et contempla un corps, allongé sur le dos. Fabrice s'approcha, se mit à genoux afin de l'examiner; sur celui-ci, une forme plane d'un mètre sur 60 cm, émergeait dans l'ombre, en diagonale, plantée en plein milieu de la gorge. Fabrice la toucha et reconnut de la tôle métallique, un type de tôle qui se trouve en quantité le long des routes nationales et des autoroutes. Il reposa sa main dans l'herbe et sentit un liquide visqueux la recouvrir ; le corps avait perdu une grande quantité de sang qui s'était étalé autour du buste et de la tête ; Fabrice retira sa main et sentit des morceaux d'organes filandreux collés entre ses doigts. Il se leva et se dirigea vers les toilettes extérieures qui se trouvaient non loin de là. L'eau des lavabos était chaude. Fabrice frotta longuement les faces et les revers de ses mains et les appliqua sous le sèche-mains automatique. Après avoir contemplé dans le miroir des toilettes son visage sec et légèrement pelé au niveau du menton, il retourna vers la voiture, et s'installa à l'arrière, pendant que Patrick consultait à l'avant un petit livre, genre missel.

-Tout va bien ? demanda Michel en refermant son livre.

-OK. Vas-y. Tout va bien. Répondit instinctivement Patrick

-Alors J'y vais.

Michel roulait en direction de Genève. Le cadran indiquait 160 km / h. Il fredonnait un air plus ou moins inventé, pendant que Patrick baillait à répétition. Fabrice, quant à lui, ne pensait plus au mort frais qu'il avait touché, occupé par ses pensées qui le rapprochaient de Fanny Raquin, une petite amie d'adolescence ; cela faisait quinze ans qu'il n'y avait plus penser ; et elle ressuscitait soudainement dans son esprit alors

qu'elle n'était plus qu'un vague souvenir, un visage aux traits effacés. Une personne noyée par le temps. Fabrice se laissait porté par des images mentales qui recréaient la physionomie de Fanny. Il se souvenait de son perfecto de collégienne, de ses chaussettes Burlington et de sa passion pour les Cure. Son visage était pâle, légèrement rond, surligné par des cheveux bruns, longs et souples. Le rouge à lèvres était sombre et marqué. Mais plus précisément, c'était l'odeur de son parfum qui le hantait. Il avait dû l'embrasser trois fois au maximum, rapprochements physiques pudiques mais non privé de sensualité olfactive. L'odeur de son parfum, d'une part, mais également l'odeur de sa peau, étaient restées engrammées dans son cerveau.

Une douleur violente lui contracta le cou. Depuis une bonne semaine son cou lui faisait mal, une douleur interne et externe à la fois ; une irritation de la gorge, associée à une douleur musculaire dans la nuque ; les médicaments que Paula lui avait donné ne faisaient aucun effet, mais de toute façon, il savait que les douleurs et maladies qui s'emparaient de son organisme ne répondait généralement à aucune logique médicale.

- Vous avez pris vos affaires de piscines, questionna énergiquement Michel ?

Les deux autres ne répondirent pas. Patrick dormait et Fabrice préférait écouter le grondement sourd et lointain du moteur de la Mercedes tout en essayant d'assouplir sa nuque.

- Merde ! Vous pouvez répondre ! dit Michel.
- Comment ça ? Tu penses te baigner ? fit Fabrice.
- Et pourquoi pas !
- Alors j'achèterai un maillot. C'est une bonne idée. Ça nous fera du bien.

Michel ralentit ; un barrage canalisait le flux de voitures qui devait dévier vers une voie périphérique. Michel se retrouva aux côtés d'une Range-Rover grise, soutenue par six roues colossales et devancée par un par-choc tubulaire chromé particulièrement imposant. Les vitres laissaient apparaître une

lumière douce et blanche ; un couple âgé se tenait, droit, planté à l'avant du véhicule ; le conducteur, doté d'une barbe blanche correctement taillée, tourna sa tête vers Michel. Il le dévisagea. Les paupières de Michel s'alourdirent afin d'éviter son regard, pendant que les deux voitures ralentissaient, côtes à côte, à proximité des hommes du service de sécurité de l'A40. Le retraité balança la tête, certainement afin de suivre le rythme d'une musique, alors que Michel branchait son lecteur multimédia à l'amplificateur en sélectionnant un album de Charles Trenet.

Pierre, le conducteur sexagénaire de la Range Rover avait à peine écouté la question de sa femme, trop occupé à maintenir son regard sur la route et sur les trois individus dans la Mercedes blanche. Il s'aventura tout de même à lui fournir une réponse :

-Quoi ? Ah ! C'est une fugue de Scarlatti, ma chérie. C'est Lucien qui me la procuré, avec une belle interprétation ; Les critiques on encensé cet album en début d'année ; Lucien l'a vu jouer à Strasbourg ; il prétend qu'elle dépasse largement les XXX et XXX qui ne savent rentrer dans les nuances sensibles et expertes que demande la musique de Scarlatti fils. Cette une jeune femme, je crois qu'elle est âgée de 21 ans à peine. Peu de musiques peuvent m'émouvoir ainsi.

La réponse était ferme et ne méritait pas d'autre commentaires.

Cependant la femme l'interrogea de nouveau, mais sur un autre sujet :

- Pierre, tu ne trouves pas que ces trois hommes ont l'air étranges ? dit-elle en déviant discrètement son regard vers la Mercedes blanche. Ils donnent l'impression de venir d'une autre planète. Leurs yeux sont transparents, un peu absents ; ils se protègent de je ne sais quelle menace, comme si ils découvraient le monde pour la première fois, et que celui-ci leur faisait peur.

Le conducteur soupira. Après une pause il répondit :

-Tu veux savoir ce que j'en pense ?

-Oui, dis moi Pierre.

-Ce sont des paumés, rien de plus. Regarde leur visage. La vie les a cassé. Ils ont certainement manqué de chance.

-Comment peux-tu savoir ? Comment peux-tu dire ça ?

Arrivés au niveau des plots de déviations la Range-Rover s'empressa de dépasser la Mercedes. Elle distança des mannequins mécaniques munis de bâtons lumineux, et reprit sa course en suivant les panneaux « Genève ».

-Oui, tu as peut-être raison. C'est pour cela qu'ils ont l'air d'être des extraterrestres.

Pierre mena sa voiture aux alentours des 150 km/h et dépassa une série de véhicules blancs lumineux. Il reprit son balancement de tête rythmé sur Scarlatti, regarda sa femme qui s'endormait sur son fauteuil en cuir noir, et tapota avec un rythme élégant sur le volant caoutchouteux. Les silhouettes sombres d'arbres gigantesques bordaient la voie autoroutière, dissimulant une forêt encore plus ténébreuse. L'intérieur de la Range Rover, elle, était d'une clarté diffuse et homogène. Les masses noires des chênes aux branchages enchevêtrés, plutôt occupées à faire écran, repoussaient toute tentative d'intrusion de lumière.

Concentré sur sa vitesse, Pierre releva en une fraction de seconde la présence d'une silhouette nocturne, une sorte d'ombre mouvante, qui s'engageait sur la voie à une dizaine de mètres de là. Il la percuta violemment au niveau supérieur droit de son pare-choc, et une partie heurta le capot et le bas du pare brise. La voiture ne vira pas ; il ne vit, dans son rétroviseur latéral, qu'une vague forme vriller et se perdre dans la nuit.

Peu impressionné par le heurt il maintint sa vitesse à 150 km/h, et continua à suivre le rythme musical avec sa tête.

Cependant, rétrospectivement, ce choc l'intriguait. Dans un premier temps, il lui avait semblé que l'objet percuté était un animal, sortit des forêts avoisinantes ; étrangement cet animal s'était cabré, relevé sur ses deux pattes arrière ; il pensait même que sa position levée avait duré quelque temps avant le choc.

« Levé mais voûté. Oui, c'est ça pensait-il ; la bête s'est cabrée en me voyant arriver, a due hésiter sur l'attitude à adopter, puis s'est fait dégager sur le côté ». « Mais l'animal devait être grand pour avoir atteint le haut du pare-choc ».

-Prochain arrêt à 12 km, aire des Braseros, murmura t-il.

Armé d'une lampe torche, Pierre inspecta le pare-choc. Il ne restait que des traces de sang, dispersées en centaines de petites gouttes. Il passa un coup de kleenex sur l'énorme chrome tubulaire et toucha un élément rugueux, coincé à la jonction des différents tubes. Il approcha sa lampe et prit entre ses doigts une petite touffe de poils blonds humidifiés par le sang. Il la jeta, cracha sur le chrome et l'astiqua encore plus énergiquement. Sa femme dormait toujours. Il longea l'aile avant droite et frotta plusieurs kleenex sur le capot.

L'aire des braseros était vide. Peu d'éclairages, juste de quoi se repérer dans l'espace. Des surfaces de pelouses longeaient la chaussée et ses places de parking, trois tables de pic nique en bois étaient plantées à côté des toilettes publiques. Et toujours cette forêt noire, en bordure, un peu plus lointaine.

Il se rendit aux toilettes, se dégourdit les jambes, et admira sa Range Rover, éclairée de l'intérieur. Son allure de tank civilisé l'impressionnait ; les pâles reflets qui striaient la tôle et la netteté des lignes traçant le design général, lui donnaient l'aspect d'un jouet neuf et massif, agrandi à l'échelle un. Il en était particulièrement fier.

Sa femme sortit de son sommeil, releva la tête et le scruta derrière le pare-brise. Elle lui fit des gestes qu'il ne déchiffrait pas. Puis, aux bruits qu'il entendit, il comprit que quelque chose s'animait derrière lui. En se retournant face à la forêt, il perçut une ombre qui rampait, lentement. Sa femme alluma les phares de la voiture et cria :

-Pierre ! PIERRE !

Un corps de jeune fille se déhanchait, étalé sur le ventre, traînant sa tête couverte de longs cheveux châains clairs, lesquels prenaient l'aspect d'une perruque posée négligemment

sur un crâne. La fille gémissait. Sa bouche, bariolée de rouge à lèvres, frottait le gazon coupé court ; des brins d'herbe collaient sur les lèvres. Un large filet visqueux rouge-brun rampait sur le menton. Le chemisier en flanelle blanche absorbait un liquide organique nauséabond.

Pierre contourna circulairement le corps, et inspecta son dos. Il braqua sa lampe torche sur les lombaires où se logeait une entaille de 2 cm de long, pendant que la jeune fille rampait péniblement. Il toucha du bout du pied son flanc droit mais la fille ne réagit pas. Il marcha à reculons, lentement, jusqu'à la Range Rover et mis le moteur en route.

Le couple parcouru quelques km et s'arrêta à l'aire des moineaux. Ils avalèrent deux Club sandwiches au crabe, un Perrier et un Coca, accoudés sur une table haute, évitant l'un l'autre de se regarder. Quelques adolescents piétinaient face aux machines à café en appuyant avec insistance sur les boutons, et en parlant assez fort pour que le reste de la station puisse les remarquer. L'un d'eux simula un coup de coude et un autre se mit à rire énergiquement en lui retournant une claque, légère, mais rapide. Les rires fusaient dans le groupe, alors qu'un chien les observait en léchant des traces de cafés répandues au sol. L'espace de consommation rapide était loin d'être rempli. La blancheur écrasante des fluos encastrés dans le faux plafond faisaient l'effet d'un vide, d'une vacuité, sorte de dématérialisation d'une pesanteur froide. Les baies vitrées, ouvertes sur l'extérieur, renvoyaient à chaque automobiliste son image, incrustée sur le décor nocturne.

En s'introduisant dans la salle blanche, Fabrice contourna le groupe d'adolescent, se mira dans la vitre en passant sa main sur ses cheveux teints, introduisit une pièce de un euro dans la fente de la cinquième machine et commanda un café sucré long. Il vérifia une seconde fois l'allure de ses cheveux dans les reflets du poster publicitaire, où une femme-poupée laissait tomber ses cheveux noirs. Les lèvres de la femme-poupée

gouttaient un café aussi noir que ses cheveux, dans une tasse agrémentée du mot Nescafé basculant vers la droite. Fabrice s'empara de son café, fit un demi tour à 180°, remarqua l'homme à la Range Rover, puis détourna ses yeux vers une femme d'une trentaine d'année, portant une robe en toile noire sous un manteau rouge ; elle mangeait un morceau de chocolat Nestlé au niveau des caisses du magasin de la station service.

Les AKas

Fabrice n'était pas croyant au sens propre du terme. Il avait navigué au travers des religions, cherchant des inspirations spirituelles nouvelles dans chacune. Au début, ce fut l'Islam modéré du soufisme, à Argenteuil. Il avait à peine 18 ans et il pratiqua sans pourtant croire véritablement à l'unicité absolue de Dieu. Puis le bouddhisme l'avait séduit, par l'intermédiaire du hinayana. Ensuite, ce fut le Vajrahyana du bouddhisme tibétain. Il y avait rencontré un nouveau « moi », un « moi » plein, entier, lui qui avait tendance à se percevoir comme une personne fragmentée. Il fit une retraite de un an à base de méditations intensives, dans un monastère du Puy de Dômes. Il se levait tous les matins à 5h30, méditait toute la journée et récitait des prières interminables. La quantité de prières prononcées durant ces longues journées, était la garantie que l'adepte puisse se rapprocher des vertus qui forgent la sainteté. La « sainteté du moi intégral » disait son **guru Rimpoché**, sa sainteté retrouvée hors du monde des perversions du désir. A l'époque, sa foi brûlait. Sa déesse tutélaire était Tara la verte. Une déesse particulièrement rassurante, une mère colorée, joyeuse et précieuse, tournée vers l'avenir. Mais Fabrice pouvait s'engouffrer, dans le cadre de rituels appropriés, dans des images de charniers, où il se confrontait à la vérité future de sa mort, devant s'habituer à supporter l'insupportable. A

s'imaginer démembré, disloqué. A découper mentalement son corps en une centaine de morceaux et à étaler devant lui son enveloppe évidée. Et ses mains, bras, jambes, sexe, pieds, tête, oreilles, rotules, pubis, etc., s'étalaient, décomposés, devant ses yeux, comme une hallucination vouée à relativiser la réalité du corps humain. Son corps flottait au milieu de peaux suspendues et repliées sur elles-mêmes, portées par le vent. Il s'amusait alors à combiner ces différents éléments comme un jeu d'assemblage, expérimentait les associations improbables – mains plus bouche, œil plus sexe, tibia plus torse plus épaule - et se perdait dans un chantier infini de son corps. Ces expériences, ou visions, étaient suivies de méditations apaisantes, dirigées vers des techniques de reconsolidation du corps.

En sortant du monastère, il se confronta à des difficultés d'adaptation importantes, s'essaya dans différents collectifs d'aide aux sans domiciles, participa à des mouvements de luttes contre le chômage, et finalement, stagna dans un milieu où sa situation sociale se dégradait. Tara la verte l'accompagnait toujours, sous la forme d'images accrochées dans son salon, mais perdait de sa puissance maternelle et spirituelle. Il trouva un job de jardinier qui le sortit de la précarité et ratissait les feuilles mortes au bois de Vincennes. C'est à ce moment qu'il rencontra Michel Constantin. Ce dernier, jardinier aussi, s'adonnait à des expériences de communication avec des entités spirituelles. « Les AKas ? Tu peux m'expliquer ? » lui avait demandé Fabrice.

-Les AKas sont des êtres réels, mais invisibles, des individus qui nous accompagnent, dès notre naissance, mais que nous ne percevons jamais. Ce sont nos doubles. Eux ont conscience de notre présence, ils nous collent. **Nous, nous n'en n'avons aucune conscience**. Leur existence nous est cachée.

- Et ils nous survivent ? Continua Fabrice d'un air sceptique.

- Oui ! Ce sont nos survivants.

- Merde ! T'es sûre de toi ?

- Eh ! Tu doutes de moi ?
- Ben, c'est que...si tu ne m'apportes pas de preuve...
- Viens chez nous, dimanche prochain.

Après cette rencontre, la vie de Fabrice bascula sans retenue dans les bizarreries New Age du groupe « AKa flesh Aka », que dirigeait le maître Baber. Communiquer avec les AKas, toucher les AKas, ressembler aux AKas, et tout ça agrémenté d'un programme pointu d'avalissement de soi, voilà ce que pouvait trouver Fabrice dans sa nouvelle communauté.

Sa silhouette, autrefois élégante et forte, changea. Il maigrit à force de régime bio diététique agrémenté de produits de synthèses dits tonifiants, perdit ses muscles du dos, du ventre, des cuisses et des mollets, se voûta, et prit finalement l'allure d'un type qui abandonnait ouvertement les plaisirs de la vie. Ses frères et soeurs s'étaient éloignés de lui, effrayés autant par son aspect que par ses orientations paranormales.

Baber était formel : « s'identifier aux AKas est une prescription contre les formes d'anéantissement de l'homme moderne, une chance inouïe pour ceux qui veulent connaître l'unité de la vie et de la mort, de l'ici et de l'ailleurs, de l'un et du multiple »

Maître Baber possédait une vieille grange dans la banlieue ouest de Paris, au-delà de Mantes la Jolie. La charpente et les murs en pierre, originellement érigés comme église romane, puis gothique, prirent une fonction de dépôt à grains à partir du XVIIème siècle. La grange mesurait environ quinze mètres de haut. Les piliers en bois reposaient à 50 cm du sol, sur des colonnes coupées qui appartenaient à l'ancienne église. C'est dans ce lieu que maître Baber rassemblait ses adeptes et orchestrait les rituels : « toute personne peut communiquer avec les AKas, manipuler des forces spirituelles et créer la paix mondiale. » De nombreuses drogues forçaient leurs compétences médiumniques et les engageaient dans une dimension mondialiste intégrale.

Une nuit, la communauté réunie dans la grange, Baber révéla une information exceptionnelle : AKa Flesh AKa allait bientôt rencontrer une AKa incarnée.

-Sa puissance cosmique dépasse celle des autres AKas, qui ne peuvent entrer pleinement dans notre monde sensible. Celle-ci sera parmi nous. Soyez prêt à la recevoir sans réserve.

Baber n'avait rien dit de plus.

Quelques semaines après son annonce faite, Baber disparut, sans laisser aucune trace, hormis sa Mercedes blanche qui était restée stationnée près de la grange, les clés posées dans la boîte à gants. Quelques adeptes fondirent en larme en apprenant la nouvelle. Certains retournèrent chez leurs parents assurés que Baber avait trouvé le moyen de se rendre dans le pays des AKas, seul, détaché de sa communauté qu'il avait abandonné sans ménagement. En effet Baber n'avait jamais caché son mépris pour ses adeptes qu'il considérait comme de médiocres supracommunicants. En s'éclipsant Baber aurait donc condamner ses adeptes à rester dans ce monde sensible et dépravé.

Deux membres voulurent s'improviser maîtres intérimaires, mais en vain, puisque Baber n'avait laissé aucune indication sur la démarche à suivre pour faire vivre AKa Flesh AKa. Finalement la communauté ne résista pas au choc et se dispersa.

Seuls Fabrice, Michel et Patrick ne renoncèrent pas à AKa Flesh AKa, et s'engagèrent à questionner coûte que coûte le chemin qu'avait pris leur maître spirituel. Ainsi, après avoir mené une enquête rapide, ils espérèrent retrouver des traces vers Genève, lieu où il était censé avoir reçu sa formation spirituelle. Ayant pris possession du véhicule que Baber avait laissé, ils avaient donc quitté la région parisienne, direction Genève.

Les trois derniers akayens se sentaient chargés d'une mission. Non pas qu'ils espéraient trouver leur maître en personne ; ils espéraient plutôt repérer quelques indices qui

prouveraient que Baber s'était bien détaché du monde sensible afin de rejoindre les AKas.

Cependant leur foi était branlante. L'absence du maître n'était pas pour la renforcer. Il manquait comme un pilier en marbre qui avant la disparition du maître maintenait leur esprit hors des marais boueux de la vie. Plus ils s'enfonçaient dans la nuit autoroutière à la recherche d'indices hypothétiques, plus leur conscience s'embrumait. Leur foi était encore présente, mais elle perdait en vigueur. Une foi « mollassonne » et marécageuse avait remplacé irrémédiablement la puissante foi akayenne.

Ainsi, les trois akayens parcouraient les routes rapides vers Genève, mais avant tout, vers une destinée misérable.

Les Sans-vie

- Vous êtes prêts ? Ils ne sont plus qu'à 500 mètres.

Tranchant, un chef d'armée d'une quarantaine d'années, avait prononcé ces mots tout en regardant une dernière fois ses notes qui indiquaient l'autoroute A40, et le repère kilométrique où devait se dérouler l'intervention. Les phares étaient braqués droit devant et le reste de la troupe se préparait à descendre la dizaine de signaux d'avertissement lumineux oranges. En tout ils étaient cinq hommes, vêtus de combinaisons fluorescentes et phosphorescentes, les mains protégés par des gants en mousse hygiénique, et le visage recouvert d'un masque chirurgical. Tranchant ralentissait l'allure pendant que son copilote ratisait du regard les environs de la voie de circulation. Un éclairage puissant, fixé sur le toit, balayait son champ de vision. Soudain Tranchant marqua un arrêt brusque.

- En voilà ! A droite !

Il braqua le projecteur vers des silhouettes nocturnes. La troupe d'intervention sauta du camion, posa autour les feux d'urgence, et forma un rang après avoir sauté au dessus de la

Utilisateur 24/11/06 15:19

Commentaire: Recherche de vêtements de protection : route et chirurgie

barrière de sécurité routière. Les cinq agents s'approchaient prudemment des silhouettes, tenant dans leurs mains des cordes et des bâtons courts.

-Ils sont deux, un homme une femme, cria un agent à Tranchant resté derrière.

-Ils bougent ? demanda Tranchant.

-Ils bougent, acquiesça l'un des agents. Pas beaucoup.

Ils entourèrent deux corps debout, quasiment immobiles. L'homme était vêtu d'une polaire bleue et la femme d'un blouson de randonnée imperméable. Leurs gestes étaient rares, mais leur respiration se faisait entendre, tel un ronronnement régulier. Ils regardaient passivement la troupe qui se rapprochait d'eux avec prudence, munie des bâtons levés à hauteur d'épaule. Tranchant accouru. Les deux individus ne bougeaient toujours pas. Après quelques minutes d'observation les agents incitèrent l'homme et la femme à rejoindre le camion, en posant les bâtons sur leur dos, puis en les poussant. Les deux résistèrent. Des petits trous s'étaient ouverts sur le front de l'homme mort, impacts de projectiles fins mais efficaces.

- Ces S.V. sont peu coopérants ! Lança un des agents.

- Inoffensifs mais tenaces, enchaîna un autre. Ils me donnent la chair de poule. J'ai l'impression de devenir comme eux ! Regarde leurs yeux, blancs vitreux. Ces êtres ne regardent rien, ne pensent à rien. Ils ne font que ressurgir et nous encombrer par leur présence. Ca me rend fou Tranchant! Mais pourtant ils viennent vers nous. Ils reviennent à nous !

- Allez ! On les pousse ! dit Tranchant avec vigueur. Tapez les! Si ce métier te dégoûte, tu peux partir Alex.

Le mort à la polaire se mit à avancer docilement, sous l'action répétée des petits coups de bâton portés sèchement sur son dos et sa nuque. La femme le suivait.

- Ce ne sont pas des êtres vivants. Ils n'aspirent pas à vivre. Il faut bien vous dire qu'il n'y a plus rien de vivant en eux, plus de vitalité, plus d'esprit, plus de sensibilité. Rien que de la chaire morte en proie à des sursauts de sous-vie végétative.

Tranchant prenait le temps d'expliquer et de ré-expliquer à ses hommes le sens de leur travail. Alex était jeune, et restait exposé à des sentiments qui risqueraient de le perturber, si son rôle en tant qu'agent n'était pas assez clairement exprimé. Les deux S.V. étaient allongés à l'arrière du camion, ligotés et bâillonnés sur deux civières, au milieu de nombreuses autres civières suspendues vides. La troupe de Tranchant, assise sur les banquettes avant, regardait la route.

- Cette sous-vie est moins que la vie. Le mot vie ne devrait pas être employé pour définir leur cas. C'est une erreur. Tenez : la vie est dangereuse ; elle peut constituer une menace, un danger pour toute autre vie. Les S.V., eux, ne menacent personne, ne détruisent personne. Aucune violence, à part la violence de leur inutilité. Leur débilité est reconnue. Pas de cerveau, pas de pensée. Ils ont une éponge dans la tête, rongée par micro-organismes. Cela prouve qu'ils sont bien morts et qu'ils n'ont aucune fonction dans notre monde. D'après le ministère, nous assistons actuellement à un retour des S.V. qui avaient pourtant été annulés il y a de ça sept ans. C'est un retour à la case départ, il faut recommencer. Mais pour ça, il nous faut des hommes solides. Les états d'âmes n'ont rien à faire ici. Préservez-vous et regardez les choses en face : leur SOUS-VIE, - leur NON-VIE - n'a pas de sens ! Hein Alex ! Sinon ADIEU !

- Cette vague d'apparition montre qu'ils résistent, répondit Alex. Ils nous narguent, Tranchant ! Ils nous provoquent ! Vous ne pouvez pas dire que la chose est simple, et que leur présence est purement gratuite. Nettoyer les bords de route de leur existence me semble nécessaire. Les citoyens ne peuvent pas les blairer. Ça les dégoûte, autant que moi. Mais ils ne sont pas si vides qu'ils en ont l'air. Ils viennent nous voir, ou nous revoir. Ils ont un putain d'instinct qui les porte à re-vivre.

-Alexandre Prunel ! Tes commentaires sont de trop. Tu démoralises tes amis. Tu mets en péril l'armée en déblatérant ainsi ! Tu vois bien que rien ne cogite dans leur tête ! Ils ne

parlent pas ! Ils sont amnésiques, ou plus que ça. Plus de langage ni de mémoire. C'est le néant humain ! C'est tout !

Tranchant raidissait ses bras dirigés vers le volant.

- Si à chaque fois je m'embarrasse de types comme toi, nous les retrouverons toujours sur notre chemin !

Alex était militaire de carrière. Son enrôlement dans l'A.S.V. (Service d'Annulation des Sans Vie) a été rapide. Cette nuit, dans la caserne de l'aéronavale française située aux alentours de Nancy, ses supérieurs proposèrent à certains militaires de participer aux convois de l'A.S.V. Des S.V. avaient été repérés aux abords de l'A40, et cela avait mis l'armée française en état d'alerte. Alors, cette nuit, en se portant volontaire pour participer à cette deuxième campagne d'Annulation, il comptait bien contribuer à rétablir l'ordre dans le paysage urbain. Mais voilà, les méthodes étaient les mêmes qu'il y a sept ans : les S.V. allaient être ratissés puis éliminés sans que l'armée ne cherche à s'interroger sur la source de cet événement, qui se répétait, sans fin. Cycliquement.

Un appel radio perça le silence dans la cabine du camion :

- L'A40 est bondée à 3 km avant l'échangeur du Triolet.

- Ici le convoi 4 de la caserne de Nancy, répondit Tranchant. On y va.

Arrivés à l'endroit en question, les militaires repérèrent une clairière baignée dans l'obscurité, et dans cette clairière, une vingtaine de Sans Vie étaient dispersés, certains assis, d'autres debout ; d'autres encore étaient allongés. En s'approchant, ils virent quatre S.V. creusant des petits trous dans la terre molle, à l'aide de leurs mains. Ils ne faisaient pas attention aux militaires. Tranchant sortit une mini DV Sony et filma pendant quelques minutes. Les militaires qui l'accompagnaient se postèrent face à la caméra aux côtés de deux S.V. affalés sur le sol. Ils sourirent et encadrèrent les S.V. avec amusement. Un militaire fit une grimace simulant le dégoût et Tranchant continuait à filmer en zoomant sur les visages puis en recadrant sur les corps céphalopode des S.V.

Le Grand nulle part

Michel était toujours au volant de la Mercedes. L'horloge de la voiture indiquait 2h14. La circulation était fluide, mais quelques ralentissements freinaient régulièrement son allure.

A quelques kilomètres de l'air des 3000 il croisa deux camions militaires à l'arrêt, bardés de signaux lumineux d'urgence. Il ralentit gêné par un début d'embouteillage, et fixa sa vitesse à 40 km/h. Il aperçut dans le terrain sablonneux qui longeait la voie rapide de nombreuses silhouettes éclairées par des projecteurs. L'intensité lumineuse était semblable aux puissants éclairages de stade sportif. Le long de la bande d'arrêt d'urgence une rangée d'une quinzaine de véhicules de l'armée française stationnait.

-Que font-ils ici, à cette heure ? demanda Michel à ses compagnons. Ils tournent un film ?

Fabrice et Patrick collèrent leur visage livide sur la vitre.

-Ils sont nombreux, très nombreux précisa Patrick. Si c'est un tournage, ce doit être une superproduction.

-Ou un attentat terroriste, dit Michel.

Fabrice ne dit mot et se gratta les cheveux frénétiquement. Il souffla, la bouche collée sur la vitre. Une zone de buée s'étala, couvrit la vision qu'il avait de la scène extérieure, et rétrécit immédiatement.

Patrick longea les véhicules au ralenti ; arrivé au bout de la rangée, il parcouru une centaine de mètres et stationna sur la bande.

Tous trois enjambèrent la rampe de sécurité et s'enfoncèrent légèrement dans le terrain en dehors des zones d'éclairages.

Assis, spectateurs d'une scène de foule étrange, ils s'interrogeaient sur le sens de ce qu'ils voyaient. La multitude de soldats en combinaison fluo manipulait voir maltraitait des hommes et des femmes apparemment dépourvus de réflexe. Certains d'entre eux rampaient. D'autres gisaient. La plupart,

une bonne centaine d'individus, étaient canalisés par les militaires vers un lieu indiscernable.

Fabrice interrogea :

-Où les amènent-ils ? Nulle part, vers le grand nulle part...

-Hein ?! Protesta Patrick. Nulle part, c'est-à-dire quelque part derrière la forêt. Regarde là-bas.

Patrick désigna du bout de son index une butte, ou peut-être une colline qui survenait derrière les arbres obscures. Et plus précisément il indiquait une tâche lumineuse.

Les jambes détendues, les bustes commençant à se relâcher en se posant sur le sol, les trois hommes ne réfléchissaient plus mais regardaient. Rien de plus. Le « Grand nulle part » c'était ce vide laissé en eux après l'escapade de Baber. Ils s'adaptaient à cet état, et voyaient dans la foule mouvante, ici, sous leur nez, une incarnation du détachement moral.

Ils somnolèrent. Patrick brisa un silence :

-On les suit...

-Et Baber ? répliqua Michel.

-Il aurait fait comme moi, sans aucun doute.

Michel se toucha les paumes, appuya au centre de chacune, et réfléchit à haute voix :

-Tu crois ça ?

Patrick s'adressa à Fabrice lequel dormait à moitié :

-Tu penses à quoi ?

Fabrice pris une pose statique, raide, et s'élança dans une pensée exprimée à haute voix, sûre et pourtant incohérente :

Michel réfléchit et enchaîna :

-Allez, on y va. Je sens que notre route n'est de toute façon pas rectiligne. L'odeur est là, c'est sûr, elle empeste l'atmosphère. Des nuages toxiques, jaunes, se répandent... ils couvrent les arbres... un feu émerge au loin, sur la colline, plusieurs feux. Vous voyez ? J'ai un pressentiment. Regardez au loin...

En effet, des badauds se dirigeaient à l'insu des militaires vers la lueur chimique. Il y avait comme un foyer brumeux

diffusant ses nappes pestilentielles à travers la forêt pourtant dense.

Irrésistiblement Michel avança accompagné de Fabrice et Patrick et suivit les promeneurs curieux pénétrant dans le bois. Une lampe torche en main il scrutait le ciel couvert par les branchages, à l'affût des éclats lumineux verdâtres qui éclairaient sporadiquement les lourds nuages. La progression était lente et pénible car freinée par la pesanteur du bois qui posait des obstacles répétés. Les silhouettes des autres flâneurs s'évanouissaient de temps à autre dans le noir, puis réapparaissaient nimbés d'un spectre diffus et jaune. L'odeur âcre se faisait alors brûlante, irritant les cloisons nasales et provoquant des maux de tête soudains.

Enfin, les trois hommes, enrubannés d'un épais foulard, franchirent une zone dégagée.

Ici, commence le récit de Michel, qui relata son aventure à quelques rares personnes encore capable de s'intéresser à l'avarie de notre espèce :

« La terre était humide, nos chaussures glissaient sur le sol qui montait vers l'épicentre en vue. Lorsque l'on dérapait, nos corps épousaient la boue en lui laissant une empreinte quasi archéologique. Nous étions les pionniers d'un monde déserté par l'homme. Il est étonnant que nous ayons pu gravir cette colline dans l'état où nous étions. Nos nez suintaient des perles rouges, nos genoux grinçaient sous le poids de nos muscles sur-tendus. Lorsque nos yeux scrutaient le sommet, des parois de flammes vibraient jusqu'à fusionner avec nos pensées hallucinatoires : J'y vis des chevaux, des monstres, des organes gigantesques, des navires, des broderies...

Puis, une fois là-haut, rien de tout cela. Ou plutôt quelques spectateurs médusés, comme nous, et une grande quantité de soldats occupés à faire fondre ces Sans-vie sous l'action de leurs lance-flammes chargés de carburant. Mais cette scène paraissait trop irréelle pour être convaincante : les soldats perdaient le contrôle de leurs actes, égarés dans l'obscurité de

leurs pulsions pyromanes. Leurs jets de feu claironnant tentaient de faire oublier les milliers de Sans-vie qui s'installaient par derrière, sur le plateau fangeux, à la recherche d'une issue imaginaire. Leurs mains creusaient le sol dans un rythme désolé mais néanmoins intrépide.

Sous leurs corps émergeaient des larges et profondes fosses, résultats de leur action exploratrice : des sortes d'immenses chantiers de boue enfoncés sur plusieurs mètres dans la colline. Ils bataillaient avec la terre et non avec l'armée. Cette colonie corpulente et illimitée puisait dans le sol dans l'espoir d'y trouver, peut-être, un lieu chimérique, un paradis perdu ou bien, et cela je ne peux que le supposer, l'Objet de leur désir. Nous ne pouvions qu'assister passivement au massacre. Mais plus les Sans-vie brûlaient et plus ils semblaient proliférer par je ne sais quelle magie ! Et leurs mains labouraient incessamment. Rien ne les arrêtait.

La nuit paraissait longue et le temps se lassait d'être dans la succession des instants. Comment avons-nous pu rester si patients face à ce qui abîmait la dignité de notre espèce ?

Protégés par les faisceaux de feu, le froid humide ne nous atteignait pas. Quelquefois une flamme lancée par un militaire paté frôlait nos têtes exposées au vent.

Les soldats avaient beau crier, le hurlement de leurs flammes associé au bourdonnement et aux clapotis des milliers de S.V. ne laissait aucune prise aux sonorités humaines. Ce frémissement amplifié par la masse amorphe clamait son autonomie aux dépens des tentatives sonores de notre environnement. La vérité de son être résidait dans cette bruyante énergie, à la fois molle et entraînante...

...Au petit matin l'armée qui avait formé un cercle imposant mais réellement impuissant, avait reculé face à la colonie anomique des S.V. Nous autres, spectateurs atterrés, préférions nous effacés discrètement derrière nos ombres.